



## RESSOURCE 7

### QUELQUES HISTOIRES D'ENFANTS VICTIMES DU TRAVAIL

#### ÉQUIPE 1

1. [John Allett](#) a commencé à travailler dans une usine textile à l'âge de 14 ans. Allett avait 53 ans lorsqu'il a été interrogé par Michael Sadler et la commission parlementaire de la Chambre des Communes dont ce dernier fait partie, le 21 mai 1832.

**Question:** Pouvez-vous nous indiquer si les heures de travail ont augmenté avec le temps?

**Réponse:** Lorsque j'ai commencé à travailler à l'usine, je passais environ onze heures au travail, mais avec le temps, c'est devenu quinze, seize et même parfois dix-huit heures. J'ai vu mes propres enfants paraître calmes mais vigoureux; cependant, à la fin de la semaine, ils commencent à être épuisés.

**Question:** Sont-ils en permanence debout?

**Réponse:** Toujours. Ils ne peuvent pas du tout se reposer.

**Question:** Étaient-ils extrêmement somnolents?

**Réponse:** Très somnolents. Un soir, mon cadet m'a demandé: "Papa, quelle heure est-il?" J'ai probablement répondu: "Il est 19 heures." Sur quoi, il s'est écrié: "Oh! Encore deux heures jusqu'à 21 heures?" C'est insupportable pour moi; j'ai alors pensé que je préférerais presque les voir mourir de faim qu'être exploités de cette manière. Alors qu'on était à quelques mètres de la porte d'entrée, je l'ai entendu crier: "Maman, est-ce que mon souper est prêt?". Et quand on l'a fait descendre de mon dos, je l'ai vu s'endormir avant même de pouvoir en avaler une seule bouchée.

**Question:** Quand cet enfant a-t-il travaillé pour la première fois à l'usine?

**Réponse:** Quand il avait entre six et sept ans.

**Question:** Y a-t-il plus d'accidents en fin de journée?

**Réponse:** J'ai vu plus d'accidents en début de journée. J'ai été le témoin direct de l'un de ces accidents. Un enfant travaillait la laine, c'est-à-dire qu'il la préparait pour la machine, mais alors qu'il était encore à moitié endormi, la courroie l'a happé et l'a entraîné dans la machine. Nous avons retrouvé ses membres éparpillés; il a été coupé en morceaux; tout son corps a été happé par la machine, qui l'a déchiqueté.



## MAISON DE L'HISTOIRE EUROPÉENNE

2. **Elizabeth Bentley** est née à Leeds en 1809. Elle a commencé à travailler dans une usine de lin à l'âge de six ans. Le 4 juin 1832, Elizabeth a été interrogée par Michael Sadler et la commission parlementaire de la Chambre des Communes dont ce dernier fait partie. Elle a expliqué de quelle manière le travail dans la salle de cardage a gravement nui à sa santé: "Il y avait tellement de poussière que la poussière est entrée dans mes poumons, et le travail était très dur. J'étais en tellement mauvaise santé qu'en posant les paniers, je me suis déplacée les os." Elle a expliqué qu'elle était maintenant "considérablement déformée" et a ajouté: "J'avais à peu près 13 ans quand ça a commencé et ça a empiré depuis".

**Question:** Quels étaient vos horaires de travail?

**Réponse:** Quand j'étais enfant, je travaillais de cinq heures du matin à neuf heures du soir.

**Question:** Combien de temps aviez-vous pour prendre vos repas?

**Réponse:** Nous avons quarante minutes à midi.

**Question:** Aviez-vous le temps de prendre votre petit-déjeuner ou de boire?

**Réponse:** Non, on le prenait quand on pouvait.

**Question:** Aviez-vous le temps de le manger?

**Réponse:** Non, soit on le laissait de côté, soit on le prenait à la maison, et quand on ne le mangeait pas, le surveillant le prenait et le donnait aux cochons.

**Question:** Si vous vous relâchiez un peu ou que vous arriviez en retard, que faisaient-ils?

**Réponse:** Ils nous frappaient.

**Question:** Quel était votre travail?

**Réponse:** J'étais chargée de la pesée dans la salle de cardage.

**Question:** Combien d'heures y passiez-vous?

**Réponse:** De quatre heures et demie du matin jusqu'à huit heures du soir.

**Question:** À quoi ressemble la salle de cardage?

**Réponse:** C'est poussiéreux. On ne se voit pas les uns les autres tellement il y a de poussière.

**Question:** Est-ce que le fait de travailler dans la salle de cardage a nui à votre santé?

**Réponse:** Oui; il y avait tellement de poussière que la poussière est entrée dans mes poumons, et le travail était très dur. J'étais en tellement mauvaise santé qu'en posant les paniers, je me suis déplacée les os.

**Question:** Vous êtes considérablement déformée physiquement en raison de ce travail?

**Réponse:** Oui, c'est ça.

**Question:** À partir de quand cela s'est-il produit?

**Réponse:** J'avais à peu près 13 ans quand ça a commencé et ça a empiré depuis. Quand ma mère est morte, j'ai été livrée à moi-même.

**Question:** Où êtes-vous maintenant?

**Réponse:** À l'hospice des pauvres.

**Question:** Vous êtes désormais dans l'incapacité absolue de travailler en usine?

**Réponse:** Oui.

**Question:** Vous vouliez travailler aussi longtemps que possible, dès votre plus jeune âge?

**Réponse:** Oui.

**Question:** Et vous avez soutenu votre mère devenue veuve aussi longtemps que possible?

**Réponse:** Oui.



## ÉQUIPE 2

1. **John Birley** est né à Bethnal Green, à Londres, en 1805. Son père est décédé quand John avait deux ans. Sa mère est tombée malade et en 1810, sa sœur et lui ont été envoyés à l'hospice de Bethnal Green. Plus tard, Birley dira: "Nous avions de la bonne nourriture, de bons lits et nous étions libres deux ou trois fois par semaine. On nous a appris à lire et on nous a bien traité à tous les égards".

"L'année où ma mère est morte, j'avais entre six et sept ans, un homme est venu qui recherchait des apprentis pour sa paroisse. On nous a ordonné à tous de venir dans le bureau de la direction; nous étions environ quarante. Il y avait, je dirais, environ vingt messieurs assis à une table, avec des stylos et du papier devant eux. Nos noms ont été appelés les uns après les autres. Nous étions tous en rang devant eux. Lorsque mon nom a été prononcé, je me suis avancé vers le milieu de la pièce." L'homme m'a dit: "Et bien, John, tu es un gentil garçon; aimerais-tu aller à la campagne?" J'ai répondu: "Oui, Monsieur".

Birley a été envoyé à Buxton, dans le Derbyshire. "Nous sommes arrivés à Buxton à 16 heures le samedi après-midi. Une charrette couverte nous y attendait. Nous sommes tous montés et nous sommes partis pour la maison des apprentis, située à Litton Mill, à environ dix kilomètres de Buxton. La charrette s'est arrêtée et nous avons continué à pied jusqu'à la maison, où nous avons vu le maître, qui est venu nous examiner et a ensuite donné des instructions concernant nos logements respectifs. Ils nous ont apporté à dîner. Nous avions très faim mais nous n'avons pas pu finir nos assiettes. C'était de la galette d'avoine du Derbyshire, ce que nous n'avions jamais mangé auparavant. C'était aussi acide que du vinaigre."

John Birley apprit qu'il était désormais apprenti à l'usine de Cressbrook. "Nos horaires de travail étaient, en semaine, de cinq heures du matin à neuf ou dix heures du soir et le samedi, jusqu'à onze heures ou même minuit, et le dimanche, on nous envoyait laver les machines. Nous n'avions pas le temps de prendre notre petit-déjeuner, nous ne pouvions pas nous asseoir pour dîner et nous n'avions pas le temps non plus de boire du thé. Nous allions à l'usine à cinq heures du matin, travaillions jusqu'à huit ou neuf heures; puis, on nous apportait notre petit-déjeuner, qui était constitué d'une bouillie de flocons d'avoine à l'eau, avec de la galette d'avoine et des oignons pour que ça ait du goût. Le dîner consistait en des galettes d'avoine coupées en quatre et disposées en deux piles. L'une des piles était au beurre et l'autre à la mélasse. À côté des galettes d'avoine, nous avions des pots à lait. Nous buvions le lait et repartions travailler les galettes à la main, sans nous asseoir. Nous travaillions alors jusqu'à neuf ou dix heures du soir, lorsque la roue hydraulique s'arrêtait. Après avoir arrêté de travailler, nous retournions à la maison des apprentis, qui était à environ 300 mètres de l'usine. C'était une grande maison en pierre, entourée d'un mur d'environ deux à trois mètres de haut, avec une porte toujours fermée à clé. On pouvait y loger environ cent cinquante apprentis."

Comme la plupart des apprentis, Birley était traité très durement. "M. Needham, le maître, avait cinq fils: Frank, Charles, Samuel, Robert et John. Les fils et un homme appelé Swann, le surveillant, arpentaient l'usine avec des branches de noisetier à la main. Un jour, Frank m'a battu jusqu'à prendre peur. Il pensait m'avoir tué. Il m'avait frappé sur les tempes et je m'étais évanoui. Une autre fois, il m'a frappé et m'a fait tomber, puis menacé avec un bâton. Pour protéger ma tête, j'ai levé mon bras, qu'il a frappé de toutes ses forces. Mon coude était cassé. Je garde encore des traces de cette ancienne blessure, qui me fait encore souffrir aujourd'hui, et ce sera le cas aussi longtemps que je vivrai.



Birley décida d'informer l'hospice de Bethnal Green de cette situation. "J'étais déterminé à faire savoir au monsieur de la paroisse de Bethnal Green comment nous étions traités et avec John Oats, nous avons écrit une lettre et l'avons emmenée au bureau de poste de Tydeswell. Elle fut ouverte et remise au vieux Needham. Il nous a battu avec une massue jusqu'à ce que nous puissions à peine ramper. Quelque temps après, trois messieurs sont venus de Londres. Mais avant qu'ils nous examinent, on nous a lavé et ordonné de dire que nous aimions travailler à l'usine et que nous étions bien traités. Needham et ses fils étaient présents dans la salle. On nous a posé des questions sur la façon dont nous étions traités, et nous avons répondu conformément aux ordres reçus, sans oser dire autre chose, sachant ce qui nous attendait si nous disions la vérité."

Au cours de l'été 1849, John Birley a été interrogé par James Rayner Stephens. Le récit de l'expérience de John à l'usine de Cressbrook a été publié le 19 mai 1849 dans "The Ashton Chronicle".

**2. Témoignage** d'une fillette de 11 ans : dans "les débuts de l'industrie", p. 43, Enquête de la commission des Mines (1842):

"Je travaille au fond de la mine depuis trois ans pour le compte de mon père. Il me faut descendre à la fosse à deux heures du matin et j'en remonte à une ou deux heures de l'après-midi. Je me couche à six heures du soir pour être capable de recommencer le lendemain. À l'endroit de la fosse où je travaille, le gisement est en pente raide. Avec mon fardeau, j'ai quatre pentes ou échelles à remonter, avant d'arriver à la galerie principale de la mine. Mon travail, c'est de remplir quatre à cinq wagonnets de deux cents kilos chacun. J'ai vingt voyages à faire pour remplir les cinq wagonnets. Quand je n'y arrive pas, je reçois une raclée. Je suis bien contente quand le travail est fini, parce que ça m'éreinte complètement."

**3. Procès-verbal d'inspection** (archives départementales de la Loire 88 M 21)

"À la verrerie du Sieur Irénée Laurent à Vauche, le 27 juillet à 5 heures du soir, Jean-Marie Januel, âgé de 8 ans, était en travail dans l'équipe dont le travail commence à 4 heures et se termine à minuit... avec cette circonstance aggravante que cet enfant ne fréquentait aucune école, ne possédait pas de livret et n'était pas inscrit sur le registre de la main-d'œuvre, ce qui établit la préméditation de soustraire cet enfant à notre rôle protecteur". "Le 9 mai 1891 à 2 heures du matin, persuadés qu'on nous cachait des enfants travaillant la nuit, nous sommes montés dans un grenier servant de dortoir, où nous avons découvert le nommé Granger Joseph, caché dans un lit où il venait de se jeter tout habillé, chapeau sur la tête, chaussures encore aux pieds, et tenant encore à la main le crochet qui sert à retirer les fils du métier. Interrogé par nous, il nous a d'abord déclaré qu'il ne travaillait pas, qu'il couchait ainsi tout habillé, puis plus tard devant M. Perrichon lui-même, qu'il faisait partie de l'équipe de nuit travaillant de minuit à midi. Alors, n'osant pas pénétrer dans le dortoir des filles... nous avons arrêté nos investigations, persuadés du reste qu'on nous cachait des filles mineures couchées toutes habillées."



## ÉQUIPE 3

### **William Dodd, A Narrative of the Experience and Sufferings of William Dodd, a Factory Cripple (1841) (histoire et souffrances de Willam Dodd, un estropié du travail en usine)**

À six ans, je suis devenu rattacheur. Il est difficile pour le lecteur de comprendre en quoi consiste les fonctions du rattacheur s'il ne connaît pas le fonctionnement de la machine à filer la laine que l'on appelle un métier. Le métier est une machine dont la configuration ressemble à un H, un côté étant fixe (le bâti), l'autre mobile, qu'il est possible de repousser sous le bâti à la manière d'un tiroir coulissant sous une table; la partie mobile, ou chariot, effectue un mouvement de va-et-vient au moyen de six galets métalliques coulissant sur trois rails en fer, comme un chariot sur une voie ferrée. Ce chariot porte 70 à 100 broches, toutes actionnées par une roue commandée par le fileur. Quand le fileur repousse le chariot contre le bâti de la machine, il obtient une longueur donnée de fil cardé au niveau de chaque broche, disons 10 ou 12 pouces, quand il le ramène, il procède au filage; il enveloppe ensuite le fil autour des broches, repousse le chariot comme décrit plus haut et est de nouveau ravitaillé en fils cardés.

Le rattacheur ramasse une vingtaine de ces fils cardés et les place dans sa main gauche. Il les tient à quatre pouces environ d'une extrémité, laissant pendre l'autre extrémité. Il saisit alors cette extrémité avec sa main droite et la "rattache" à d'autres fils cardés en les superposant sur une longueur de 2 pouces environ et en roulant l'ensemble sur une toile avec le plat de la main. Cette opération nécessite un vrai savoir-faire pour faire en sorte que le fileur ne soit pas en rupture de matière première. Un bon rattacheur alimente 30 à 40 broches en fil cardé.

Le nombre de fils cardés passant chaque jour entre les doigts d'un rattacheur est très élevé; chaque rattachage nécessite trois ou quatre frottements sur une longueur de trois ou quatre pouces et la friction perpétuelle de la main sur la structure rugueuse arrache la peau jusqu'au sang. Le rattacheur effectue son travail avec le pied droit en avant et son flanc droit face au bâti: quand il se déplace le long du bâti, ce n'est pas un simple mouvement rectiligne d'avant en arrière; il doit se déplacer de biais, le flanc droit toujours tourné vers la machine. Il travaille toute la journée dans cette position, les mains, les pieds et les yeux étant constamment en mouvement. On comprendra aisément que l'essentiel du poids du corps pèse alors sur le genou droit, qui est presque toujours la première articulation à céder.

J'ai souvent travaillé sur cette machine jusqu'à ne plus avoir la force de rentrer à la maison. Il n'est pas rare que, dans la rue, les gens, voyant bien que je me traînais, m'ont interpellé et conseillé de ne plus travailler en usine. Mais je n'étais pas mon propre maître. Durant la journée, je comptais souvent les heures pour savoir combien de temps il me restait encore à travailler; je passais mes soirées à me préparer pour le lendemain en me frictionnant à l'huile les genoux, les chevilles, les coudes et les poignets. Je me couchais en pleurant pour m'endormir et en priant le Seigneur qu'il me ramène à lui avant le lever du jour. [...]

Mes jambes étaient déformées. Debout, dans la position la moins pénible, les pieds écartés de quatorze pouces environ, les genoux et les cuisses se touchent presque, de sorte que les jambes forment une sorte d'arche supportant le corps. Ces jambes arquées ont le malheur d'altérer le bon fonctionnement des vaisseaux sanguins. Et un effet pervers de cette mauvaise circulation sanguine, c'est la dessiccation de la moelle osseuse. Les os s'effritent alors.



## MAISON DE L'HISTOIRE EUROPÉENNE

C'est au printemps 1840 que certains symptômes douloureux ont commencé à se manifester au niveau de mon poignet droit du fait d'un état de faiblesse général de mes articulations dû au travail en usine. Les gonflements s'intensifièrent, de même que les douleurs. Même si j'avais consulté plusieurs médecins, rien n'y fit. N'ayant pas travaillé depuis un certain temps et étant sans ressource, je fus contraint de me rendre à l'hôpital Saint Thomas où j'ai reçu toute l'attention et tous les soins dont j'avais besoin. Tous ceux qui me suivaient durent vite se rendre à l'évidence: j'allais bientôt perdre ma main, sinon la vie. Après concertation, les chirurgiens de l'hôpital arrivèrent à la conclusion qu'une amputation était inévitable. Je subis cette intervention le 18 juillet. On m'amputa de la main juste sous le niveau du coude. Plus question dès lors d'échapper à la pauvreté et de quitter l'hospice.

### **William Dodd s'entretient avec John Reed, un ancien ouvrier de Richard Arkwright, dans son livre intitulé "The Factory System: Illustrated" (1842)**

John Reed est un jeune homme que la vie a malheureusement rendu difforme et qui réside aujourd'hui à Cromford. Il raconte sa triste histoire: "J'ai commencé à travailler dans l'usine de coton des Arkwright quand j'avais neuf ans. J'étais alors un jeune garçon respirant la santé, se tenant toujours bien droit. J'ai commencé par gagner 2 shillings par semaine pour soixante-douze heures de travail. J'ai continué de travailler dans cette usine durant dix ans et j'ai ainsi réussi à gagner 6 shillings et 3 pence par semaine. C'est le plus haut salaire que j'aie jamais eu. Je suis progressivement devenu infirme et à l'âge de dix-neuf ans, je ne pouvais plus travailler. J'ai été obligé d'arrêter. J'ai, en tout, gagné quelque 130 shillings et pour cette misérable somme, je me retrouve estropié, comme vous le voyez, et je suis rejeté par ceux qui ont profité de mon travail, et je suis aujourd'hui sans le moindre sou".

Voici un jeune homme que la nature prédisposait à devenir un solide gaillard et qui aujourd'hui, dans la force de l'âge, n'est plus qu'un estropié qui doit faire une croix sur tous ses projets d'avenir! J'ai rarement rencontré quelqu'un de si difforme. Il ne peut se tenir debout qu'avec une canne dans une main et l'autre appuyée sur une chaise; ses jambes sont on ne peut plus torses. Son corps, en forme de C, dessine une courbe allant de la tête aux genoux. Même s'il le pouvait, il ne sortirait pas de chez lui car les gens ne cessent de le dévisager. Il est en train d'apprendre à confectionner des chaussures de petites tailles pour enfants et espère à l'avenir pouvoir gagner ainsi sa vie.

Je me suis promené à plusieurs reprises dans les alentours de ce joli site romantique et j'y ai vu le magnifique manoir des Arkwright ainsi que d'autres demeures leur appartenant. Je n'ai pas pu, en mon for intérieur, m'empêcher de comparer la situation de cette riche famille avec la humble condition de son fondateur en 1768. On pourrait s'attendre à ce que ceux qui sont parvenus à un tel niveau de richesse et d'opulence aient un minimum de compassion envers ces pauvres estropiés. S'il suffit pour cela d'attirer leur attention sur l'existence de ces pauvres hères, j'ose espérer qu'ils se pencheront sur le cas de John Reed.



## ÉQUIPE 4

1. [David Bywater](#) est né à Leeds en 1815. Bywater est interrogé le 13 avril 1832 par Michael Sadler et la commission de la Chambre des Communes dont ce dernier fait partie. Il expose ses conditions de travail. "Nous commençons à une heure du matin le lundi et nous continuons jusqu'à huit heures, jusqu'à l'heure du petit-déjeuner; puis, nous avons une demi-heure de pause avant de retravailler jusqu'à douze heures où nous avons une demi-heure pour nous désaltérer. Nous arrêtons à onze heures et demie du soir pour boire et à minuit, on se reposait une heure et demie. Puis, on se remettait à travailler jusqu'à l'heure du petit-déjeuner où nous avons une demi-heure de pause. Puis, on reprenait le travail jusqu'à midi, heure du déjeuner, où nous avons une heure de pause. Nous faisons ensuite une pause d'une demi-heure le mardi à cinq heures de l'après-midi pour nous désaltérer. Puis, on continuait le travail jusqu'à onze heures passées du soir. On nous laissait nous reposer jusqu'à cinq heures le mercredi matin". Pour Bywater, c'est ce rythme de travail qui est la cause de ses déformations physiques: "ce rythme a complètement déformé mes genoux".

**Question:** À quel âge avez-vous commencé à travailler de nuit près de la machine à vapeur?

**Réponse:** J'avais environ quatorze ans.

**Question:** Pouvez-vous décrire à notre commission les conditions de travail qui étaient les vôtres durant ces longues heures?

**Réponse:** "Nous commençons à une heure du matin le lundi et nous continuons jusqu'à huit heures, jusqu'à l'heure du petit-déjeuner; puis, nous avons une demi-heure de pause avant de retravailler jusqu'à douze heures où nous avons une demi-heure pour nous désaltérer. Nous arrêtons à onze heures et demie du soir pour boire et à minuit, on se reposait une heure et demie. Puis, on se remettait à travailler jusqu'à l'heure du petit-déjeuner où nous avons une demi-heure de pause. Puis, on reprenait le travail jusqu'à midi, heure du déjeuner, où nous avons une heure de pause. Nous faisons ensuite une pause d'une demi-heure le mardi à cinq heures de l'après-midi pour nous désaltérer. Puis, on continuait le travail jusqu'à onze heures passées. On nous laissait nous reposer jusqu'à cinq heures le mercredi matin".

**Question:** Vous rentriez alors chez vous?

**Réponse:** Non, nous dormions dans l'usine.

**Question:** Dans quelles conditions dormiez-vous dans l'usine?

**Réponse:** On enlevait nos affaires, sauf notre chemise, et on trouvait une place dans le coin le plus chaud de l'usine, entre les nappes les moins humides.

**Question:** Mangiez-vous debout?

**Réponse:** Oui, nous posions nos gamelles sur les caisses.

**Question:** Étiez-vous en parfaite santé quand vous avez commencé ce travail long et exténuant?

**Réponse:** Oui.

**Question:** Quelles ont été les conséquences sur vos membres?

**Réponse:** Le travail a complètement déformé mes genoux.

**Question:** Si vous aviez refusé de travailler aussi longtemps et souhaité travailler moins longtemps, auriez-vous gardé votre travail?

**Réponse:** Il m'aurait fallu plier bagage. J'aurais été immédiatement mis à la porte.

**Question:** Avez-vous été informé des conséquences que pourrait avoir votre témoignage?

**Réponse:** Mon surveillant a dit à mon frère que si j'allais à Londres, je ne trouverais plus jamais de travail, pas plus que mon frère d'ailleurs. Mon frère a dit qu'il n'y pouvait rien mais je pense qu'à la première occasion, on le mettra dehors. Car si toute la famille travaille et qu'un de ses membres commet une faute, c'est toute la famille qui est mise à la porte.





2. [Sarah Carpenter](#) était la fille d'un souffleur de verre. Son père est mort quand elle avait huit ans et la famille a fini à l'hospice de Bristol. Sarah se rappelle: "Mon frère a quitté l'hospice de Bristol comme bien d'autres enfants, par groupes de plusieurs charrettes. Pendant deux ans, ma mère n'a pas su où il était. Il a été enlevé en pleine nuit, sans qu'elle le sache, et les agents de la paroisse n'ont jamais voulu lui dire où il se trouvait.

Quelques années plus tard, elle rejoint son frère qui travaille à l'usine de Cressbrook: "notre ordinaire, c'était des galettes d'avoine. Épaisses et à base de farine grossière. Ces galettes étaient dans des boîtes en fer. On les arrosait de lait bouilli et d'eau. C'était notre petit-déjeuner, c'était aussi notre repas du soir. À midi, nous avons une sorte de pâté de pomme de terre avec, par-ci, par-là, du lard cuit à l'eau, si épais et si gras qu'il était difficile de l'avalier, même si nous avions si faim que nous aurions mangé n'importe quoi. On n'a jamais eu de thé, ni de beurre. Nous avons du fromage et du pain bis une fois par an. Nous n'avions droit qu'à trois repas, même si nous nous levions à cinq heures du matin et que nous travaillions jusqu'à neuf heures du soir.

À l'usine, les peines étaient particulièrement dures. Le chef cardeur s'appelait Thomas Birks mais personne ne l'a jamais appelé autrement que Tom le Diable. C'était un homme d'une grande cruauté – le patron l'encourageait à maltraiter les aides et surtout les enfants. Je l'ai souvent vu relever les robes d'adolescentes de dix-sept ou dix-huit ans qu'il mettait en travers de ses genoux et fessait, à la vue des hommes et des garçons. Tout le monde avait peur de lui. Il ne nous permettait même pas de parler. Une fois, il s'est senti mal et cela nous a rendu très heureux. Nous souhaitions sa mort".

Certains enfants ont essayé de s'échapper: "Nous étions toujours enfermés quand l'usine ne tournait pas car on avait peur qu'on s'enfuie. Un jour, la porte est restée ouverte. Charlotte Smith a dit qu'elle voulait bien être la chef si le reste suivait. Elle est partie mais personne ne l'a suivie. Le patron en a eu vent et s'est mis à sa recherche. Il prit un couteau à découper, l'attrapa par les cheveux et la tondit. Il était courant de couper les cheveux de toutes celles qui étaient surprises en train de parler à l'un des garçons. Cette tonte était une peine horrible. Elle nous terrifiait plus que toute autre peine car les filles sont fières de leurs cheveux."

Sarah Carpenter a été interrogée par Rayner Stephens durant l'été 1849. Le récit de Sarah, qui a travaillé comme enfant à l'usine de Cressbrook, a été publié le 23 juin 1849 dans "The Ashton Chronicle".





## ÉQUIPE 5

### EXTRAIT DU LIVRE - A Memoir of Robert Blincoe (1828)

Au cours de l'été 1799, une rumeur circulait selon laquelle les responsables de l'Église et les surveillants de l'hospice St. Pancras auraient conclu un accord avec le propriétaire d'une grande filature de coton dans la région de Nottingham. On disait aux enfants qu'à leur arrivée à la filature, on se chargerait d'en faire des jeunes femmes et des jeunes hommes, qu'ils se repaîtraient de viande et de dessert, qu'ils pourraient monter les chevaux de leurs patrons, qu'ils auraient des montres en argent et ne sauraient que faire de leur argent. En août 1799, quatre-vingts garçons et fillettes de sept ans, ou à qui on aurait donné cet âge, devinrent apprentis de paroisse jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de 21 ans [...].

Les nouveaux venus furent conduits dans une grande pièce meublée de longues tables étroites et de bancs en bois. On leur demanda de s'asseoir à ces tables, filles et garçons séparés. Le dîner qui leur fut servi se composait d'une bouillie bleutée. Le pain renfermait en partie du seigle; il était très noir et si tendre qu'ils avaient du mal à l'avalier car il collait aux dents. Où sont la viande et le dessert, se demanda-t-il?

Les apprentis de la filature arrivèrent. Les garçons ne portaient qu'une chemise et un pantalon. Leurs chemises, en tissu grossier, laissaient apparaître leur cou et leurs cheveux semblaient ne jamais avoir vu un peigne! Les filles, comme les garçons n'avaient ni chaussures ni bas. En entrant, plusieurs des apprentis plus âgés jetèrent un coup d'œil sur les nouveaux venus mais la grande majorité n'avait d'yeux que pour leur dîner qui se composait de pommes de terre nouvelles servies à travers un guichet qui faisait communiquer la cuisine avec la salle commune.

Sur les tables, il n'y avait pas la nappe que les nouveaux venus connaissaient de l'hospice, pas d'assiettes, pas de couteaux, pas de fourchettes. Au signal, les apprentis se ruèrent vers le guichet et, en se frayant un chemin, allèrent chercher leur ration qu'ils ramenaient à table. Quelle ne fut pas la surprise de Blincoe de voir que les garçons tenaient à deux mains le pan de chemise qu'ils avaient sorti de leur pantalon pour y recevoir les pommes de terre à l'eau qui leur faisait office de dîner. Les filles, plus pudiques, présentaient leurs tabliers sales et pleins de graisse pour y recevoir leur ration avant de s'en retourner au plus vite à leur place engloutir leur repas tout en guettant du coin de l'œil si elles pouvaient en avoir plus. Puis, cette horde d'affamés se jeta sur les tables des nouveaux venus pour avaler toutes les miettes et gouttes de bouillie qu'ils avaient laissées.

Il fallait emprunter deux escaliers pour accéder à la pièce où se trouvaient Blincoe et plusieurs garçons. Une sorte de mangeoire faisant, sur deux niveaux, le tour de la pièce leur servait de lit. Deux apprentis se partageaient un lit. Le responsable appela les nouveaux venus et leur attribua une place et un compagnon de lit en évitant soigneusement que deux nouveaux venus ne se partagent le même lit. Le garçon avec qui Blincoe devait partager le lit se précipita dans sa couche, et sans même le temps de dire sa prière, s'endormit avant que Blincoe ne trouve le temps de se déshabiller. Quand il grimpa dans le lit, la double odeur d'huile, dont étaient imprégnés les habits de son compagnon, et de graisse, qui se dégageait du corps du malheureux qui dormait, lui donna presque la nausée [...].

Blincoe s'était retrouvé dans un atelier où un certain Smith faisait la loi. La première tâche qu'on lui confia fut d'aller ramasser le coton qui était tombé par terre. Apparemment, rien de plus facile. Et il s'acquitta consciencieusement de cette tâche, même s'il était terrifié par le



## MAISON DE L'HISTOIRE EUROPÉENNE

mouvement et le bruit des machines et que la poussière et les émanations de gaz l'empêchaient presque de respirer. Il n'était pas habitué à cette odeur pestilentielle qui le rendit bientôt malade. À force de rester courbé, il commença à avoir mal au dos. Blincoe prit donc la liberté de s'asseoir, ce qui – il devait bientôt l'apprendre – était strictement interdit dans les filatures de coton. Smith, son surveillant, lui dit de rester droit sur ses jambes. Ce qu'il fit jusqu'à douze heures, soit six heures et demie sans le moindre repos.

Après avoir exercé ce travail, Blincoe fut promu au rang de bobineur. Étant trop petit pour effectuer son travail, on l'avait placé sur une bille. Il avait beau y faire, il n'arrivait pas à suivre le rythme de la machine. Le pauvre enfant expliqua, en vain, qu'il ne pouvait travailler plus vite. Il fut rudement corrigé par le surveillant. De manière générale, Blincoe était, comme les autres apprentis, à la merci des surveillants qu'il assimilait, globalement, à une bande de brutes sauvages et illettrées. Blincoe se plaignit à M. Baker, le directeur, qui ne trouva rien d'autre à dire que "si tu fais bien ton travail, tu ne seras pas battu". Le surveillant qui s'occupait de lui avait un certain volume de travail à effectuer en un temps donné. Si les enfants ne menaient pas à bien le travail qui leur était confié, la faute retombait sur le surveillant qui était alors licencié.

Un forgeron du nom de William Palfrey, qui habitait à Litton, travaillait dans un atelier au-dessous de celui de Blincoe. Il était affecté par les gémissements et les pleurs des enfants. Blincoe raconta que du sang humain avait souvent coulé le long des escaliers. Incapable de supporter les lamentations des enfants, Palfrey cognait si violemment contre le sol que les planches se détachaient. Il s'égosillait: "c'est une honte! Vous assassinez les enfants?" Avec cette part d'humanité, le forgeron mettait un frein à la brutalité des surveillants, du moins tant qu'il travaillait dans son atelier, mais dès que Palfrey rentrait chez lui à sept heures, Woodward, Merrick et Charnock, sachant qu'il n'était plus là, battaient et frappaient les apprentis sans la moindre retenue. [...]

Une jeune fille du nom de Mary Richards qui passait pour être relativement jolie quand elle quitta l'hospice pour venir ici et qui n'avait pas dix ans à cette époque, travaillait sur un banc d'étirage sous lequel se trouvait, à un pied du sol environ, un axe horizontal entraînant les cylindres étireurs. Un soir, son tablier se prit dans l'axe. En quelques secondes, la pauvre fillette fut happée par une force irrésistible et projetée contre le sol. Elle hurla à vous fendre le cœur. Blincoe se précipita vers elle et devint le témoin pétrifié et impuissant d'une scène d'horreur. Il la vit s'enrouler autour de l'axe – il entendit les os de ses bras, de ses jambes et de ses cuisses craquer et se briser les uns après les autres, alors que le banc ne cessait de l'avaloir; son sang gicla sur la machine et se répandit sur le sol. Sa tête était fracassée. Enfin, son corps broyé se retrouva coincé entre les axes et le sol, de sorte qu'il bloqua le niveau de l'eau et que les pignons de l'engrenage se désolidarisèrent, mettant ainsi fin à la rotation de l'arbre principal. Quand on la dégagea, tous les os étaient cassés, sa tête en pièces. On transporta son corps sans vie.